

A MON AMI CHARLES L***

(SONNET.)

A moi la solitude effroyable et profonde !
On y pense, on y rêve, on y prie, on y croit

THEOPHILE GAUTHIER.

Parce que quelquefois je suis seul au rivage,
Errant au bord de l'onde, et rêveur et distrait,
Ne va pas mon ami, me croire un cœur sauvage,
Un cœur blasé pour qui rien n'a le moindre attrait !...

Fuyant sans bruit la foule et son vain babillage,
Je vais m'entretenir avec le flot discret ;
Enivré des parfums qui flottent sur la plage ;
A la brise je vais confier main secret.

Et lorsque j'ai longtemps choyé mon plus beau rêve,
Quand j'ai gravé des mots au sable de la grève,
Quand j'ai, d'un œil ardent, sondé l'immensité,

Je reviens au logis où je reprends ma lyre,
Oh, l'oreille tendue à la voix qui m'inspire,
Je chante Christ et Liberté !

W. CHAPMAN.

Aout 1872.

REVUE ÉTRANGÈRE.

SITUATION DE LA FRANCE.

Rien de nouveau depuis la déchéance de Thiers et l'élévation de MacMahon à la présidence, si ce n'est que le général de Cissey a déjà été remplacé dans le gouvernement par le général de Baroil qui s'est distingué dans la dernière guerre.

Thiers a pris son siège dans l'Assemblée Nationale parmi les membres de la Gauche.

Ce qui vient de se passer en France, est un sujet d'étude et de préoccupation dans le monde entier. On se demande ce qui va arriver ; les uns jubilent ; les autres se lamentent ; un grand nombre disent que la France ne pourra pas sortir de la crise qu'elle traverse sans une guerre civile.

Pour nous, nous persistons à dire qu'après MacMahon viendra bientôt soit Thiers, soit Gambetta, comme chefs du parti républicain en pleine révolte, que, dans tous les cas, les républicains feront la guerre civile aussitôt que MacMahon et la majorité voudront faire adopter quelque mesure ayant pour objet l'établissement définitif de la monarchie ou la suppression des idées radicales. Ce n'est plus qu'une question de jour, d'occasion ou d'opportunité.

MacMahon n'a pu accepter la présidence de la France, malgré sa répugnance à entrer dans la politique, sans être convaincu que la France aurait bientôt besoin d'un général pour lui rendre l'ordre et la paix en lui donnant un roi. MacMahon n'a pas été nommé pour fonder la république, mais pour la sauver du radicalisme. D'ailleurs si Thiers n'a pu faire la république en France, qui osera la faire maintenant ?

Nous avons souvent dit que le radicalisme tuait la république de Thiers en forçant les monarchistes de s'unir. C'est déjà fait. Il est facile maintenant de prévoir ce qui va arriver. Si les monarchistes de toutes les nuances effrayés des progrès du radicalisme se sont coalisés pour renverser Thiers et mettre la France sous la protection de l'épée de MacMahon, ils comprendront encore bien plus la nécessité de s'unir pour rétablir la monarchie en France, lorsque Gambetta fera la guerre civile.

Et alors en faveur de qui s'uniront-ils ? Oh prendra-t-on le roi ? Qui sera l'élu du parti monarchique ? Sera-ce Napoléon IV ? Le comte de Paris ? Le comte de Chambord ? Question grave ! Nous continuons à dire que ce sera le comte de Chambord, parce qu'il représente le parti le plus nombreux et le principe le plus sûr, parce que la France terrifiée et découragée ne croira rétablir l'ordre et la paix d'une manière durable qu'en appelant celui dont les titres sont les plus incontestables. D'ailleurs, lorsque la réaction se fera, elle sera complète et logique, on ne remontera pas la pente, sans aller jusqu'au sommet de l'autorité. C'est naturel.

Maintenant les événements humains déjouent souvent les prévisions, des circonstances imprévues les modifient subitement, et avant d'arriver au résultat que nous venons de mentionner, il faut encore de grands changements. Qui sait si MacMahon fidèle à la mémoire de Napoléon III n'essayera pas de ressusciter l'empire de ses cendres encore chaudes ? Mais, il nous semble qu'il serait forcé promptement de renoncer à cette idée. On s'apercevra, qu'après tout, ce sera le comte de Chambord qui représentera mieux le nombre, les principes, la partie la plus saine et la plus dévouée de la France, le clergé et le peuple des campagnes, les gens qui croient le plus et se battent le mieux.

Séance du 24 mai.

Le télégraphe nous apporte les détails complémentaires que voici sur la grande séance du 24, dans laquelle s'est décidé le sort du gouvernement de M. Thiers :

« Depuis la journée dans laquelle l'Assemblée a voté le traité de paix de 1871, elle n'avait pas vu de scènes comparables à celles du 24. La salle des séances était un océan de têtes. Les bancs des députés, les couloirs, les abords de la tribune regorgeaient de monde. On était littéralement entassé les uns sur les autres.

« Dans les tribunes publiques, on remarquait un grand nombre de dames aux riches toilettes qui paraissaient prendre le plus vif intérêt aux débats. Mme Thiers, le préfet de la

Seine et d'autres amis de M. Thiers occupaient la tribune du Président. Une grande agitation régnait dans ce groupe ; un journal dit que le préfet de la Seine s'est fait rappeler à l'ordre pour avoir applaudi avec trop d'enthousiasme le discours de M. Thiers. Dans la tribune diplomatique figurait au premier rang le prince Orloff, ambassadeur de Russie, très reconnaissable au morceau de soie noire qui recouvre une blessure à l'œil gauche, souvenir des champs de bataille de la Crimée. Non loin du prince Orloff on voyait Mme de Pourtalès, ex-amie de l'impératrice Eugénie.

« Tous les spectateurs sont restés jusqu'à la fin de la séance, qui n'a été levée qu'à minuit.

« Pendant toute la séance, et surtout pendant la lutte entre la Droite et la Gauche qui a précédé l'acceptation formelle de la démission de M. Thiers, M. Gambetta, vivement surexcité lui-même, s'est consacré à la rude tâche de modérer et de diriger la Gauche. Lorsque vint le vote final, il obtint, comme il le désirait, que les députés de la Gauche modérée, de l'extrême Gauche et de la plus grande partie du Centre gauche évitassent de participer à l'élection du nouveau Président.

« M. de Kerdrel ayant été raillé par la Gauche qui lui disait pour le rappeler à la modération : « Vous êtes un ami de M. Thiers, » le député clercal de Morbihan s'est levé pour répondre. La Droite l'a salué de ses applaudissements. M. de Kerdrel a dit alors : « Je me lève pour accepter cette assertion. Oui, je suis un ami de M. Thiers ; mais avant cela et avant tout, je suis l'ami de mon pays. »

« Les droitiers ont ensuite poussé de terribles mugissements lorsque M. Emmanuel Arago leur a crié, au moment où ils votaient contre l'auteur de la libération de la France : « Vous devez répondre dans votre conscience d'avoir donné à l'Europe et à l'histoire l'exemple de la plus monstrueuse ingratitude. »

« Pendant son discours, M. Thiers a montré le plus grand sang-froid devant l'attitude hostile de la Droite. Les bras croisés sur sa redingote boutonnée, la tête un peu penchée sur la poitrine, il suivait d'un regard calme les députés qui l'interrompaient, en disant seulement avec une sorte de dédain : « Oh ! bien, messieurs ! » A deux reprises, il a soulevé de véritables tempêtes sur les bancs de la Droite. Faisant une allusion rétrospective aux événements de la Commune, il disait : « Ils ont parlé (les insurgés) de négociations lorsque, d'après moi, ils voulaient que le gouvernement seul fût transféré à Paris, mais l'armée n'y serait pas entrée. J'ai repoussé ces ouvertures ; mais je n'ai pu empêcher que des torrents de sang fussent répandus aux dépens de l'armée. Si quelqu'un sait le prix de cette effusion de sang, c'est moi. Je suis tombé. Je dois dire plutôt que nous sommes tombés. Pendant longtemps, j'avais l'espoir que cette détestable faction... »

« Ici M. Thiers a été interrompu par le plus effroyable vacarme parti des bancs monarchistes. La fin de la phrase s'est noyée dans le bruit. Un peu plus tard, un droitier, au milieu de la surexcitation, a crié à M. Thiers qu'il était « le protégé du radicalisme. » En un instant, M. Thiers était prêt à la riposte. Dans une brillante péroraison, il a répondu aux attaques des monarchistes. Et il s'est écrié : « Il y a parmi vous (les droitiers) quelqu'un de plus extraordinaire. Vous avez avec vous le duc de Broglie, un protégé de l'empire. »

« Pendant toute la soirée du 24, une foule immense a stationné devant le palais de Versailles. A l'issue de la séance, lorsque les députés sont sortis, ils ont été accueillis par les cris répétés de : *A bas la monarchie ! Vive Thiers ! Vive la République !* »

ITALIE.

Le Parlement italien a adopté la loi abolissant les corporations religieuses. C'est un coup terrible porté par le radicalisme à l'Eglise. On s'attend que le pape va lancer un décret pour protester contre cette loi tyrannique. Le *Courrier des Etats-Unis* dit en riant ce qui peut fort bien être pris sérieusement :

« Dans cette nouvelle épreuve, » dit-il, « le Saint-Père ne manquera pas de tourner de nouveau un regard attendri vers la France, et la transformation qui vient de s'opérer lui apparaîtra sans doute comme un rayon d'espoir. Il considérera comme une faveur providentielle le retour au pouvoir des partis liés par la tradition à la prospérité et à la puissance du Saint-Siège, et il attendra de par-delà les Alpes le coup de foudre qui devra terrasser ses ennemis et relever son trône. Déjà dans une dépêche datée de Rome 27 mai, nous lisons que « le pape, dans un discours prononcé la veille, a toujours prié pour la France, mais qu'il priera pour elle avec plus de confiance, maintenant que l'élection du maréchal MacMahon comme chef du gouvernement donne une garantie d'ordre et de justice à la civilisation, qu'il était menacée de tous côtés. »

L. O. DAVID.

Après une expérience de vingt-cinq ans dans la profession médicale, nous n'avions jamais rencontré un remède sur lequel on puisse se fier dans aucune maladie pulmonaire, tant que nous n'avons pas fait la découverte du sirop composé de l'Hypophosphite de Fellows. On peut véritablement être sûr de l'efficacité de ce remède qui est employé avec succès dans la plupart des maladies.

L'emploi à temps du Liquide Rhumatique de Jacobs empêche souvent des semaines de souffrance.

Un médecin de Montréal a envoyé à l'un de ses malades une prescription avec la direction qui suit : « une cuillerée à thé tous les trois ans. » Il faut que la maladie ne soit pas dangereuse.

COMMUNICATION.

SIR GEORGE CARTIER.—SA JEUNESSE—DÉTAILS INÉDITS.

MM. les Rédacteurs,

La *Minerve*, en nous annonçant la mort de Sir George, nous donne un aperçu de sa vie. C'est assez correct jusqu'à 1837 ; mais là il y a erreur. Si dans l'automne de 1837 et l'hiver de 1838 Sir George a souffert, ce n'est pas le trop grand air, pas par trop d'exercice dans ses marches à travers les bois ; c'est au contraire par la privation du grand air, d'exercice, enfin par l'inactivité. Sir George n'a jamais couru les bois ni en 1837 ni en 1838, il ne s'est jamais mieux porté que pendant cette période. A la dispersion des patriotes, après la bataille de St. Charles, Sir George avec son cousin, Henri Cartier, en son vicaire médecin à Vaudreuil, se sont réfugiés à la « Beauce » de Verchères, à 1½ lieue du village de St. Antoine, chez un riche cultivateur, Antoine Larose, et y ont passé tout l'hiver. Singulière coïncidence, curieux rapprochement, son futur beau-père Fabre était caché tout près, chez le curé de Contrecoeur. C'est George lui-même qui écrit et fit publier l'article où on le disait mort dans les bois. Ceux qui l'ont bien connu doivent reconnaître leur homme à ce trait-là. Ayant reçu le journal qui contenait son article, et après l'avoir lu, il le passa à son cousin en lui disant : « A présent, mon cher Henri, nous pourrions dormir tranquille. » (textuel). Cependant, il avait compté sans l'amour. Antoine Larose avait une servante qui recevait les visites assidues d'un cavalier. Ou notre amoureux avait ignoré la présence des jeunes proscriptions dans la maison d'Antoine Larose, tout l'hiver, ou sa belle lui avait lié la langue par l'empire qu'elle exerçait sur lui. Je ne puis vous dire à quelle époque notre cavalier découvrit la présence des deux jeunes gens chez Antoine Larose. Un soir, tout le monde de la maison étant dans la salle avec lui, le cavalier avait vu pardessus le poêle, dans la chambre voisine, deux paires de jambes. Ce soir-là sa belle fut obligée de lui dire tout, lui enjoignant le secret. Au printemps, notre amoureux devint jaloux comme un Turc. Un soir il fit une scène à son amante. Il l'accusa de lui préférer les deux jeunes messieurs, lui déclara que non seulement il allait divulguer leur retraite, mais même qu'il allait dénoncer Antoine Larose aux autorités. Après son départ, la jeune fille s'empressa d'avertir son maître et les deux MM. Cartier. On résolut de décamper de suite. Ils passèrent sans accident aux Etats-Unis, se fixèrent à Plattsburg et se mirent en pension chez les Diles. Gregory ou Palmer (un des deux noms ; je crois que c'est le dernier, cependant) que je visitai dans l'été de 1839, et qui avaient leur résidence au fond de la baie Cumberland, d'où la vue sur le lac Champlain est magnifique. Plus tard, comme le plus grand nombre de réfugiés importants, parmi lesquels figurait Ludger Duvernay, résidaient à Burlington, ils laissèrent Plattsburg et allèrent résider à Burlington, d'où ils revinrent au Canada. Le père de Sir George était marchand retiré des affaires, et non un cultivateur.

UN QUI CONNAIT.

(Pionnier de Sherbrooke.)

NOS GRAVURES.

LES CHUTES DE LA RIVIÈRE MÉTIS.

Métis est une place d'eau située dans le bas du fleuve, 90 milles plus loin que Cécouna. Les chutes se trouvent à deux milles du fleuve sur la rivière Métis, et à six milles du Petit Métis où les touristes en recherche de bains de mer se retirent. Elles ont 150 pieds de hauteur et deux cents de largeur dans le printemps ; en hiver elles présentent un magnifique aspect. Le chemin de fer Intercolonial donnera bientôt une grande importance à cet endroit. Lord Lisgar, avant de partir pour l'Angleterre, passa quatre jours à faire la pêche du saumon sur la rivière Métis.

VIENNE.

Cette gravure représente Vienne prise à vol d'oiseau. Il faut remonter jusqu'au premier siècle pour trouver l'origine de la ville Vienne. Elle était alors un poste romain et s'appelait *Fabiana*. Elle est maintenant la capitale de l'Autriche et compte une population de 600,000 âmes. Elle est fortifiée et est remarquable par ses monuments, ses jardins, ses musées, ses bibliothèques et ses établissements d'éducation. C'est là que se tient en ce moment l'exposition universelle.

L'EXPLOSION.

Cette explosion a créée une grande sensation dans la Nouvelle-Ecosse. On sait que cette province possède des mines de charbon où un grand nombre d'hommes sont occupés constamment à tirer de profonds souterrains le précieux combustible. C'est dans l'un de ces souterrains, dans la mine connue sous le nom de « Mine Drummond » qu'une explosion a eu lieu, il y a quelques jours. Soixante-dix personnes furent tuées, brûlées ou suffoquées. Le feu avait déjà pris, ainsi que la chose arrive souvent dans ces sortes de mines où il s'échappe du gaz en grande quantité, mais on avait toujours pu l'éteindre, avant qu'il se fût propagé. Cette fois, rien ne put l'éteindre ; il s'élança dans les vastes conduits de la mine et détermina des explosions terribles. Des jets de flamme s'élevaient par les ouvertures de la mine jusqu'à quatorze et quinze cents pieds dans l'air, lançant à un quart de mille des pierres, des débris de toutes sortes. Pendant deux heures, on crut à plusieurs milles dans les environs que la terre tremblait ; les grondements de la mine étaient formidables. Il fut impossible de sauver les soixante-dix personnes qui se trouvaient dans la mine, lorsque l'explosion eut lieu ; en vain l'on entendit pendant quelques minutes leurs gémissements. La destruction de cette mine est une grande perte pour la Nouvelle-Ecosse et pour un grand nombre de capitalistes dont plusieurs étaient de Montréal.